

Et s'il fallait chercher le cœur le plus palpitant de la vie parisienne non pas au centre animé de la capitale, mais dans l'intériorité des consciences provinciales ? Il serait tentant de débusquer le mythe dans ses reflets, ses échos, ses appropriations les plus intimes – observer une vie parisienne par procuration.

Pourtant le corpus se dérobe dès qu'on y cherche les traces tangibles de cet imaginaire. Certes, la plupart des fils de famille sont affectivement programmés pour aller, selon la formule consacrée, « faire leur droit » à Paris... Certes, Julien Sorel imagine dès sa « première enfance » qu'un jour il « ser[a] présenté aux jolies femmes de Paris<sup>1</sup> », Mauprat « tressaille de joie à l'idée de connaître Paris<sup>2</sup> », et le précepteur de Dominique l'engage à « [ne pas s'endormir] un seul soir sans penser à Paris, qui [l'] attend<sup>3</sup> »... Certes aussi les voisins de Bouvard et Pécuchet, les habitants de Plassans, de Molinchart ou d'Arcis évoquent l'influence politique et sociale de la capitale sur la vie provinciale... Enfin, sur le front des modes, Renée de Maucombe commande à son amie, la parisienne Louise de Chaulieu, « de jolies choses qui ne se trouveront pas dans les environs, ni même à Marseille<sup>4</sup> », tout comme Emma Bovary discute avec intérêt des nouveaux « déballages de Paris<sup>5</sup> »... Mais la plupart du temps, cet horizon reste flou, ces évocations, allusives, ces aspirations, implicites; sans oublier qu'une majorité de provinciaux professe à l'égard de la vie parisienne la plus parfaite indifférence !

La rêverie parisienne, moins unanimement partagée qu'on pouvait le penser, a donc dans les romans un rôle essentiellement *segmentant*. En cela elle a partie liée avec une certaine expérience de l'écart et de la *distinction*. Il s'agit de s'identifier, ou non, à son milieu, de faire le choix de l'adaptation ou de la transplantation, d'y conquérir une place dominante ou de le fuir – dimension thématique et structurante dont il faudra analyser l'impact narratif.

Mais cette surprenante ténuité, signalant au passage la reconfiguration fantasmatique qu'opère à son insu le lecteur contemporain, pointe la manière dont le roman participe à la construction du mythe parisien. Pris en flagrant délit de bovarysme, le lecteur constate à ses dépens que le mythe fonctionne « entre les lignes<sup>6</sup> »... Le tropisme des romans dits « parisiens » agit en effet comme l'attraction de la ville elle-même, amenant à lire toute aspiration provinciale à une destinée plus haute au prisme de ce possible narratif, sans qu'il soit besoin pour cela de discours explicites. L'horizon d'attente paraît autant, sinon plus largement construit dans l'esprit du lecteur que dans celui des personnages provinciaux. D'une certaine manière nous sommes, face à la vie parisienne du XIX<sup>e</sup> siècle, dans la même situation que ces provinciaux réduits à la lecture des journaux, aux récits des témoins et des littérateurs : l'accumulation des sources reconfigure notre vision globale, dont nous ne pouvons totalement nous départir à la lecture d'une œuvre singulière. Cette stratification est d'ailleurs prise en compte dans les récits les plus tardifs – on essaiera de montrer comment le récit réaliste construit, puis déconstruit le mythe parisien sur lequel il a vécu pendant de nombreuses années.

1. Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, Folio classique, 2001, p. 71. De même, Renée de Maucombe et Louise de Chaulieu rêvaient de la capitale dès le couvent (Balzac, *Mémoires de deux jeunes mariées*, *La Comédie humaine*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1993, t. I, p. 197).

2. George Sand, *Mauprat*, Christian Pirot, 2008, p. 178.

3. Eugène Fromentin, *Dominique*, Flammarion, coll. « GF », 1987, p. 105.

4. Honoré de Balzac, *Mémoires de deux jeunes mariées*, *op. cit.*, p. 222.

5. Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, Le Livre de poche, 1999, p. 298. Dans un salon d'Angoulême, Lolotte et Fifine sont quant à elles « dévorées du désir de paraître parisiennes » (Balzac, *Illusions perdues*, *La Comédie humaine*, éd. cit., t. V, p. 194).

6. Pierre Bourdieu, *La Distinction*, Éditions de Minuit, 2002, p. 189 ss.

7. Emma souvent « prenait un livre, puis, rêvant entre les lignes, le laissait tomber sur ses genoux. [...] Elle souhaitait à la fois mourir et habiter Paris » (Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, *op. cit.*, p. 131).

Quelle place la vie parisienne prend-elle dans la vie de province – quelle est son ombre portée, son onde de choc ? La province ne bruit pas en permanence de la rumeur parisienne. Avant l'arrivée de Charles Grandet, Saumur n'a que faire des nouvelles de la capitale. La pluie et le beau temps, les faits et gestes du père Grandet ou l'estimation de sa fortune forment le fond ordinaire des conversations. Non qu'il n'y ait pas de communication entre ces deux espaces, mais l'univers provincial reste fondamentalement auto-centré et ajoute à la traditionnelle moquerie à l'égard des étrangers<sup>8</sup> l'habitude de tout ramener à ses propres étalons. Ainsi, « quelque Parisien parlait-il des Rothschild ou de M. Laffitte, les gens de Saumur demandaient s'ils étaient aussi riches que M. Grandet<sup>9</sup> ». La province a ses valeurs, ses références et ses beaux esprits<sup>10</sup> qu'elle semble préférer aux célébrités parisiennes...

Pour qu'elle se préoccupe de la vie parisienne, il faut donc souvent la foudre d'un événement déclencheur, une actualité *qui fasse du bruit dans Landerneau* – les nominations et les révolutions donnent ainsi à la province l'impression de vivre au diapason de la capitale. La presse pourrait apparaître comme le vecteur privilégié de cette mise à l'ordre du jour de la vie parisienne, perçue, tout particulièrement, sous un angle politique. Son succès est garanti lorsqu'elle transmet des idées toutes faites, frappantes et facilement relayables par la rumeur. Ainsi dans *Bouvard et Pécuchet*, « On croyait aux purées d'ananas de Louis Blanc, au lit d'or de Flocon, aux orgies royales de Ledru-Rollin – et comme la province prétend connaître tout ce qui se passe à Paris, les bourgeois de Chavignolles ne doutaient pas de ces inventions, et admettaient les rumeurs les plus absurdes<sup>11</sup>. » Ces calomnies, colportées entre autres par un journal comme *Le Lampion*, se voient *amplifiées* par la chambre d'écho provinciale alors qu'un événement brut, comme l'annonce du coup d'État du 2 décembre, connaît un impact nettement *assourdi*<sup>12</sup>... A l'inverse, un détail peut faire grand bruit : dans *La Conquête de Plassans*, c'est la parution au *Moniteur* de la nomination de M. Paloque qui doit accréditer l'influence de la capitale sur les affaires de la ville et donc la réalité du pouvoir des intermédiaires déclarés – mais sous la version officielle affleure pour les initiés un sous-texte largement défloré dans les discussions et les échanges épistolaires, qui donne des hautes sphères parisiennes une vision beaucoup plus désabusée (une ancienne courtisane reconvertie dans la notabilité « a gardé un bon ami à Paris, qui lui envoie du ruban rouge autant qu'elle en demande<sup>13</sup> »). Plus encore que les organes officiels, ce sont les rumeurs, les témoignages, qui nourrissent (de savoirs ou de clichés) le point de vue des provinciaux sur la capitale. Tout intermédiaire susceptible de détenir une quelconque autorité dans le domaine acquiert donc un intérêt particulier.

D'où l'importance revêtu par l'arrivée de Parisiens en province : elle promet un concentré de vie parisienne, et permet de juger *de visu*. Chez Balzac, un Parisien « tombe » ou « chute<sup>14</sup> » en province – cette image récurrente indique à la fois la soudaineté, le choc et le possible traumatisme. Chacune de ces météorites entraîne en effet son sillage de curiosité et de commentaires. Charles Grandet arrive à Saumur avec l'intention d'« y faire époque », et, de fait, la rumeur le suit dès sa descente de voiture<sup>15</sup> ; de même, l'arrivée des prétendants de Modeste Mignon met en émoi la région du Havre tandis que tout Sancerre se presse finalement dans le salon de Mme de la Baudraye, pour

---

8. Cf. Honoré de Balzac, *Eugénie Grandet, La Comédie humaine*, éd. cit., t. III, p. 1030.

9. *Ibid.*, p. 1034.

10. Voir la réputation de l'avocat Quantin à Molinchart (Jules Champfleury, *Les Bourgeois de Molinchart*, Éditions Ressouvenances, 1994, p. 149), ou bien, çà et là, tel « bel esprit de Saumur » (*Eugénie Grandet, op. cit.*, p. 1038), ou tel « esprit fort de province » (Honoré de Balzac, *Illusions perdues, op. cit.*, p. 640).

11. Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, Flammarion, coll. « GF », 1999, p. 219.

12. *Ibid.*, p. 242. Cet accueil isole dans leur « indignation » Bouvard et Pécuchet, encore trop au diapason de la capitale.

13. Émile Zola, *La Conquête de Plassans*, p. 331. Les lettres reçues de Paris jouent dans le roman un rôle similaire.

14. Ces deux verbes sont appliqués par exemple à Charles Grandet (*Eugénie Grandet, op. cit.*, p. 1054, 1056, 1068).

15. *Ibid.*, p. 1055.

découvrir le journaliste et le médecin dont la réputation, d'abord brièvement ignorée<sup>16</sup>, a été célébrée par un banquet puis « exagérée » et « trompée sur le Mail » par les privilégiés qui les ont déjà rencontrés... À chaque fois, le mouvement de curiosité est général : Charles Grandet « excitait tant de curiosités et préoccupait si vivement les imaginations, que son arrivée en ce logis pouvait être comparée à celle d'un colimaçon dans une ruche, ou à l'introduction d'un paon dans une basse-cour de village<sup>17</sup> », et l'installation à Guérande de Félicité des Touches, écrivain célèbre et femme libre, suscite un tel émoi que des visites sont organisées discrètement par le gardien de son domaine, pour permettre aux plus audacieux de toucher du doigt le mystère de la vie parisienne, dans ce qu'elle a de plus *people* et de plus sulfureux...

Mais, la plupart du temps, cette force d'attraction débouche davantage sur la confirmation des idées reçues que sur une véritable découverte. Les provinciaux attroupés posent peu de véritables questions aux voyageurs : ces échantillons providentiels de la sphère parisienne se doivent avant tout d'être conformes à ce qu'on attend d'eux, et malheur à celui qui ne saura pas assurer le spectacle<sup>18</sup> devant ce « parterre impatient<sup>19</sup> ». Si Canalis prend la main, avec sa description de la vie politico-littéraire parisienne tissée de « lieux communs<sup>20</sup> », Léon, « interrog[é] curieusement sur les mœurs de la capitale » par Homais, se voit voler la vedette par ce dernier, « parl[ant] argot afin d'éblouir... les bourgeois<sup>21</sup> ». On « étudie » les « manières trop aristocratiques » de Charles Grandet « pour se moquer de lui<sup>22</sup> », et Étienne Lousteau est d'emblée confronté à un « réquisitoire » contre « les Parisiens [qui] ne croient à rien<sup>23</sup> ». Bref, il faut que Paris reste ce que la province n'est pas ! Dès lors la curiosité, plus qu'un ébranlement, apparaît comme une étape du travail de différenciation qui conforte la province dans sa propre identité.

### *En être ou pas ?*

Mais ce qui se joue au niveau collectif n'est pas toujours la règle individuelle. Car avant d'être une réalité, la vie parisienne est pour les provinciaux une fiction, un fantasme, une construction imaginaire méprisée ou complaisamment convoquée. Ils ne font pas que *recevoir* le reflet de la vie parisienne, ils peuvent y *projeter* leurs désirs, leurs frustrations, leurs craintes. La vie parisienne, vue du côté de ceux qui, de fait, *n'en sont pas*, n'a pas le caractère concret et continu de la chose expérimentée. Elle subit donc dans le bain provincial une double métamorphose.

Tout d'abord, elle y est soumise à la *fragmentation, fétichisée* dans des objets (ou des mots, des noms), dont l'isolement sur la toile provinciale met en valeur la singularité et le pouvoir de concentration du fantasme. La robe de Mme de Rênal apparaît ainsi à Julien comme « l'avant-garde de Paris<sup>24</sup> », tandis que le cabinet de Félicité des Touches, qui surprend tant les « curieux<sup>25</sup> » de Guérande, constitue dans l'assemblage apparemment hétéroclite des objets qui le composent, comme un résumé de la vie parisienne. Le moindre détail devient métonymique du grand Tout parisien, telle la luxueuse calèche du parvenu Du Bousquier qui fait dire à tout Alençon que « les

---

16. C'est que l'époque est aux vendanges... « *Nous faisons four* » commente Lousteau, employant un vocabulaire théâtral en adéquation avec le caractère habituellement spectaculaire de telles arrivées (Honoré de Balzac, *La Muse du département, La Comédie humaine*, éd. cit., p. 668).

17. *Eugénie Grandet*, *op. cit.*, p. 1054.

18. Modeste et Eugénie n'échappent pas à cette posture de spectatrices (Honoré de Balzac, *Modeste Mignon, La Comédie humaine*, éd. cit., p. 628 ; *Eugénie Grandet*, *op. cit.*, p. 1088). Le spectacle, *topos* de la sphère parisienne, a presque valeur de synecdoque, comme lorsque Lousteau obtient auprès de Dinah « tout le succès d'une première représentation. Paquita la Sancerroise aspira les tempêtes de Paris, l'air de Paris » (*La Muse du département, op. cit.*, p. 701).

19. *La Muse du département, op. cit.*, p. 703.

20. *Modeste Mignon, op. cit.*, p. 628.

21. *Madame Bovary, op. cit.*, p. 414.

22. *Eugénie Grandet, op. cit.*, p. 1055.

23. *La Muse du département, op. cit.*, p. 680.

24. *Le Rouge et le Noir, op. cit.*, p. 140.

25. *Béatrix, op. cit.*, p. 705.

coutumes parisiennes allaient donc triompher des coutumes provinciales<sup>26</sup> ». Ce rapport de la partie au tout est propice au fantasme. L'héroïne d'*Une aventure parisienne* « song[e] [ainsi] à ces hommes connus dont les *noms* apparaissent à la première page des journaux comme de grandes étoiles dans un ciel sombre ; et elle se figurait leur vie affolante, avec de continuelles débauches, des orgies antiques épouvantablement voluptueuses et des raffinements de sensualité si compliqués qu'elle ne pouvait même pas se les figurer<sup>27</sup> » ... L'imaginaire se charge de combler à sa guise les plages d'inconnu laissées en blanc par la fragmentation du savoir sur la capitale.

D'autre part, la vie parisienne est marquée en province par une relative *dématérialisation*, qui en fait avant tout une valeur, un signe de reconnaissance. Évoquer « les Italiens<sup>28</sup> », c'est pour Emma Bovary quêter une connivence ; la discussion qui s'installe entre elle et Léon repose moins sur un désir de connaissance (le narrateur précise qu'ils parlent « du monde qu'ils ne connaissaient pas ») que sur le plaisir de se découvrir « une sympathie commune<sup>29</sup> » dont la liste des « Spectacles de Paris, titres de romans, quadrilles nouveaux » forment autant de *mots de passe*.

Quel que soit son mode d'actualisation privilégié, la résurgence parisienne implique, on le voit, un clivage au sein de l'assistance : elle a ses élus et ses exclus. En général l'éclat d'une toilette, l'apparat d'une voiture ne passent pas inaperçus. Mais si le porte-cigare du vicomte entraîne Emma Bovary dans une vaste rêverie parisienne<sup>30</sup>, Homais et Charles parlent d'autre chose, et « la plus délicieuse montre plate que Breguet ait faite » ne trouve grâce qu'aux yeux du narrateur d'*Eugénie Grandet*<sup>31</sup>. Et même lorsque l'objet est remarqué par tous, il induit une prise de position, soit qu'on en loue le goût exquis, soit qu'on en critique le luxe déplacé. À ce jeu, les positions se hiérarchisent, les alliances se recomposent. Mme de la Baudraye, la « muse du département », spontanément acquise aux jeux d'esprit importés dans son salon par des Parisiens en visite, y gagne à leur yeux une réelle légitimité, mais elle le paye du ressentiment de ses invités sancerrois – adhérer, même ponctuellement, à la vie parisienne fait figure de trahison. Devant le trop élégant Charles Grandet, la famille des Grassins, sans renoncer à la supériorité de ceux « auxquels la figure d'un homme à la mode n'était pas inconnue », choisit l'autre camp, « disant à leurs compatriotes par des œillades pleines d'ironie : “voilà comment *ils* sont à Paris”<sup>32</sup> ».

Se frotter au spectre de la vie parisienne suppose, d'une manière ou d'une autre, un complexe de *supériorité*. Chez Balzac, puis après lui, ce terme qualifie tous ceux, hommes et femmes, qui peuvent prétendre à une existence plus haute que celle que la vie provinciale leur a accordée : se projeter dans les sphères parisiennes, c'est alors rêver d'un théâtre à leur mesure, et marquer l'écart avec la médiocrité qui les entoure. Un dosage mesuré de l'aspiration parisienne permet à ceux qui s'y prêtent de marquer d'un trait de *distinction* leur territoire dans la sphère provinciale. Dans *Albert Savarus*, par exemple, M. de Soulas, qui ne désespère pas d'arriver un jour à la capitale, lui emprunte pour l'instant son costume de « lion » et « les lieux communs à la mode » qui en font « un homme très avancé » dans la bonne société de Besançon<sup>33</sup>. Le référent parisien, désiré et d'abord inatteignable, sert aussi d'épine dorsale à Dinah de La Baudraye, la préservant de trop vouïter son esprit sous les fourches caudines de la conversation provinciale.

Cet horizon parisien vaut aussi *préparation* : les maîtres et les modistes de la capitale qui se succèdent chez Ursule Mirouët lui inoculent la parisienneté dont elle aura un jour besoin. La fascination de la capitale, objectif mobilisateur, est d'abord un vecteur d'ambition et de résistance à l'ennui provincial. La rêverie parisienne, en ce qu'elle caresse le fantasme de rupture, leur ouvre un horizon de maîtrise et de virilité, et chacun mesure ses forces à l'aune des dangers qu'il pressent,

---

26. Honoré de Balzac, *La Vieille fille, La Comédie humaine*, éd. cit., p. 914.

27. Guy de Maupassant, « Une aventure parisienne », *Mademoiselle Fifi*, Folio classique, 2005, p. 154 (nous soulignons).

28. *Madame Bovary*, op. cit., p. 163.

29. *Ibid.*, p. 166.

30. *Ibid.*, p. 127.

31. *Eugénie Grandet*, op. cit., p. 1087.

32. *Ibid.*, p. 1058.

33. Honoré de Balzac, *Albert Savarus, La Comédie humaine*, éd. cit., t. I, p. 918 et 919.

impatience de perdre sa « virginité départementale<sup>34</sup> ». C'est le précédent napoléonien qui inspire Julien Sorel lorsque, son Paris imaginaire étant essentiellement peuplé de femmes, il se persuade qu'« il saurait attirer leur attention par quelque action d'éclat<sup>35</sup> ». Frédéric Moreau et Deslauriers rêvent de succès littéraires et souhaitent « comme délassément à leurs travaux », « des amours de princesses dans des boudoirs de satin, ou de fulgurantes orgies avec des courtisanes illustres<sup>36</sup> » – ils désirent l'endroit et l'envers du mythe parisien. Outre la gloire et ses houris se profile l'idée d'une communauté d'esprits choisis, dont les affinités électives panseraient les âmes blessées par les rudesses provinciales. Mme de Bargeton, faisant miroiter les attraits de la capitale aux yeux de Lucien de Rubempré, l'affirme : « Là, cher, est la vie des gens supérieurs. On ne se sent à l'aise qu'avec ses pairs, partout ailleurs on souffre. D'ailleurs, Paris, capitale du monde intellectuel, est le théâtre de vos succès ! [...] Ne laissez pas vos idées rancir en province, communiquez promptement avec les grands hommes qui représenteront le dix-neuvième siècle<sup>37</sup> ». Gloire, satisfactions intellectuelles, fortune et plaisirs forment la trame d'un roman intérieur que les personnages se racontent et réalisent parfois.

### *Relever le défi ?*

De ceux qui partent, on ne dira pas grand-chose : comme l'écrivait Balzac, la suite de leurs aventures « est du domaine des *Scènes de la vie parisienne*<sup>38</sup> ». Précisons simplement que le passage à l'acte *fait le tri*, adoube les uns, mortifie les autres, bref, fixe les destins. Ce sont bien sûr les insatisfaits de la vie de province, hommes jeunes aux capacités inemployées, femmes blessées dans leur délicatesse ou leurs désirs, qui, lassés par l'ennui et la routine, « mord[ent] la pomme de la civilisation parisienne<sup>39</sup> » et se risquent à franchir le pas. Marginalisés dans un univers qu'ils veulent ignorer, mais ignorés d'un monde qu'ils convoitent, ils apparaissent comme des mutants sociaux – et réussiront ceux dont l'imaginaire est celui de la *lutte*. C'est le cas par exemple de femmes en rupture, en quête de reconnaissance, qui se projettent dans la vie parisienne comme vers un horizon de revanche virile et d'indépendance. Même si leur sexe, à l'époque, ne les destine pas à entrer pleinement dans le modèle du roman initiatique, elles s'inscrivent à sa marge ou en détournent les lois. Si Madame de Bargeton théorise peu ce désir avant d'enlever son amant, le chevalier de Valois en explique les ressorts à Suzanne, dans *La Vieille Fille* : « Nous ne voulons pas végéter ici, nous avons soif de Paris, où les charmantes créatures deviennent riches quand elles sont spirituelles », ajoutant : « Pour une fille, mais c'est jeter le fourreau de son épée. Pour agir ainsi, mon ange, il faut des idées supérieures<sup>40</sup>. » Le parcours de Dinah de La Baudraye, enfin, hanté par la référence à George Sand, lui permettra de prendre toute la mesure du possible parisien, depuis les aspirations adolescentes jusqu'aux désillusions du passage à l'acte, et de devenir « une femme [...] vraiment supérieure<sup>41</sup> ». Mais cette force, qui coupe court aux attermoissements et confronte l'imaginaire à la réalité, n'est pas donnée à tous les doux rêveurs...

La rêverie parisienne signale aussi souvent un défaut d'adaptation, une compensation trompeuse et forme un point de fuite, un mirage où se perdent les énergies. Emma Bovary est à la croisée de ces deux tendances, prête à s'évader, mais rêvant aussi d'un enfant « mâle<sup>42</sup> » qui

34. Pierre Larousse, *Grand Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle*, article « Provincial ».

35. *Le Rouge et le Noir*, *op. cit.*, p. 71. Cette rêverie se poursuit p. 130, bientôt interrompue par le narrateur : « un jeune homme élevé au milieu des tristes vérités de la société de Paris, eût été réveillé à ce point de son roman par la froide ironie ».

36. Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, Folio classique, 1997, p. 31.

37. *Illusions perdues*, *op. cit.*, p. 249.

38. *Illusions perdues*, *op. cit.*, p. 732.

39. L'expression de Calyste condense la double perspective d'élévation et de chute qui caractérise l'imaginaire parisien (*Beatrix*, *op. cit.*, p. 730).

40. *La Vieille Fille*, *op. cit.*, p. 825-826.

41. *La Muse du département*, *op. cit.*, p. 783.

42. « [...] cette idée d'avoir pour enfant un mâle était comme la revanche en espoir de toutes ses impuissances

actualiserait à sa place cette liberté – la projection est alors *tenue*, en sourdine, tandis que s'exécute la partition provinciale. Ce compromis peut fonctionner sur le mode de la *compensation*. Les lectures et les rêves d'Emma Bovary lui permettent un temps de tenir dans son enfer provincial, en lui offrant, outre une renommée de « femme de grands moyens et qui ne serait pas déplacée dans une sous-préfecture<sup>43</sup> », de brèves échappées. Et c'est tout le « gynécée<sup>44</sup> » provincial qui vibre à l'écho déformé des aventures parisiennes vécues par procuration. Notons que ce constat n'engage pas seulement la représentation dramatisée de l'intériorité de ces femmes dévouées qui, à l'instar de Mme de Mortsauf ou Mademoiselle Armande<sup>45</sup>, vivent l'envers de la vie parisienne entre craintes, conseils et sacrifices : leur voyage immobile fait partie d'un processus dynamique qui permet au roman d'entretenir le cercle vicieux de l'imaginaire parisien. Les discours qu'elles tiennent, les lettres qu'elles reçoivent, de conseils inadaptés en confidences caviardées, témoignent de l'écart persistant entre imaginaire et réalité. La crainte comme la fascination tendent à forcer le trait, et ce flux de pseudo-savoirs, relayé par les familles ou d'ambigus *mentors*<sup>46</sup>, participe d'un imaginaire collectif qui convoque pêle-mêle l'intérêt et le devoir, les plaisirs et l'ambition, Babylone, l'Enfer et les cieux de la Gloire. Cette exagération tend à placer le rêve hors de portée : d'aucuns y renoncent avant même de l'avoir formulé, tel Athanase Granson, mort d'avoir trop longtemps cru pouvoir naturaliser en province un rêve d'essence parisienne<sup>47</sup>.

Mais tous ne choisissent pas entre « mourir et habiter Paris », pour reprendre l'expression de *Madame Bovary*<sup>48</sup>. La projection, alors, ne se conjugue plus au futur mais au conditionnel passé, et loin de cristalliser les espoirs, elle donne sa mesure à l'amertume. On se situe alors sur le temps long d'une *cristallisation* : le personnage se construit une mythologie personnelle par l'intériorisation et la déformation fantasmatique des informations récoltées çà et là, jusqu'à ce que ce double recomposé de la capitale prenne corps dans les romans et dans les esprits. Le plan de Paris qu'utilise Emma pour mieux se représenter la capitale est symptomatique de ce fonctionnement, servant de squelette à son incarnation imaginaire. Cette existence parallèle se nourrit d'un vaste savoir, réel mais de seconde main, fourni notamment par les journaux féminins : « Elle dévorait, sans en rien passer, tous les comptes rendus de premières représentations, de courses et de soirées, s'intéressait au début d'une chanteuse, à l'ouverture d'un magasin. Elle savait les modes nouvelles, l'adresse des bons tailleurs, les jours de Bois et d'Opéra<sup>49</sup> ». Ces informations pour elle inutiles, lui donnent une familiarité illusoire avec un univers qui n'est pas le sien. Avec les romans, elle va encore plus loin,

passées. Un homme, au moins, est libre » (*Madame Bovary*, *op. cit.*, p. 171-172).

43. *Madame Bovary*, *op. cit.*, p. 195.

44. Nicole Mozet évoque cette « province gynécée, patrie des vieilles filles, des épouses frustrées et des mères inconsolables » (« Yvetot vaut bien Constantinople. Littérature et géographie en France au XIX<sup>e</sup> siècle », *Romantisme*, n° 35, 1982, p. 106).

45. Honoré de Balzac, *Le Lys dans la vallée*, *Le Cabinet des antiques*, *La Comédie humaine*, éd. cit., t. IX et IV. Il est intéressant de remarquer que la Jeanne de Maupassant, bien que radicalisant cette posture, n'accompagne plus d'un imaginaire parisien la pensée obsédante de son fils – le texte est, à ce titre, comme *évidé* (*Une vie*, Folio classique, 2006, p. 256).

46. Pensons à la famille d'Esgrignon ou aux Du Guénic (Honoré de Balzac, *Le Cabinet des antiques*, *Béatrix*, *La Comédie humaine*, éd. cit., t. IV et II). Quant aux *mentor*, il faudrait étudier dans cette perspective la voix des *revenants* : la province se nourrit aussi du ressac des illusions, les recalés de l'épreuve parisienne y laissant parfois entrevoir le spectacle désolant de leurs rêves brisés, ou en agrandissant les dangers pour y chercher une sanctification trompeuse. Lucien de Rubempré, revenu à Angoulême, croit pouvoir jouer de ces reflets déformants pour maquiller son échec : réécrivant l'histoire, s'assurant l'appui de la presse, il se met fictivement dans la peau du mythe qu'il n'a su endosser à son heure (*Illusions perdues*, *op. cit.*, t. V, p. 651-669).

47. Ses rêves de gloire forment un horizon informulé qui pointe Paris sans se l'avouer, alors même que sa mère et son entourage provincial s'attendent à son départ (*La Vieille Fille*, *op. cit.*, p. 917) – c'est-à-dire à ce qu'il se conforme au schéma en cours de constitution dans les esprits. Mais il sait être condamné « ici » (p. 916) sans se sentir capable de s'acclimater ailleurs, sans faire sien le rêve parisien – c'est aussi le cas de Louise dans *Les Bourgeois de Molinchart*, dont la transplantation *in fine* sera d'ailleurs un échec (*op. cit.*, p. 220-221). Ce principe est explicité par Olivier, dans *Dominique*, à propos du prétendant parisien de Madeleine : « il la transplantera et ne la fixera pas » (*op. cit.*, p. 149).

48. *Ibid.*, p. 131.

49. Emma lit ces informations dans *La Corbeille* et le *Sylphe des salons* auxquels elle est abonnée (*Madame Bovary*, *op. cit.*, p. 128).

dédaignant le fil narratif pour s'en réapproprier la matière au profit de ses propres fictions : « Elle étudiait, dans Eugène Sue, des descriptions d'ameublement », et elle lit « Balzac et George Sand, en y cherchant des assouissements imaginaires pour ses convoitises personnelles<sup>50</sup> ». Cette lecture orientée déforme la représentation de la vie parisienne donnée par ces auteurs, Emma rajoutant des personnages de son cru, comme « le souvenir du Vicomte », et occultant, dans la description des différentes sphères de la capitale, tout ce qui dans ne corrobore pas son rêve... Ce mélange d'attention aux détails et d'aveuglement complaisant se retrouve chez l'héroïne d'*Une aventure parisienne* : même « avidité » à la lecture des « journaux mondains », même tendance à « lire entre les lignes » : « elle était surtout mystérieusement troublée par les échos pleins de sous-entendus, par les voiles à demi soulevés en des phrases habiles, et qui laissent entrevoir des horizons de jouissances coupables et ravageantes<sup>51</sup> ». Chez l'une comme chez l'autre, le rêve, obsessionnel, tourne en rond, avant de se refermer comme un piège. Le désir de se conformer au code parisien, tel qu'elles l'imaginent, les conduit à des comportements déviants qu'il cautionne illusoirement. C'est ce qui pousse Emma Bovary à monter dans le fiacre que lui désigne Léon parce qu'il lui affirme : « Cela se fait à Paris<sup>52</sup>. » C'est aussi ce qui mène l'héroïne de Maupassant au bout de son fantasme parisien, à la recherche d'une débauche palpitante qui semblerait presque n'exister que dans son imagination...

### *Liquider le mythe parisien*

Mais l'échec de ces héroïnes n'est-il programmé que par leur profil psychologique ? Ou doivent-elles avoir tort pour d'autres raisons ? Si Maupassant refuse, à coup de modalisations<sup>53</sup>, de prendre en charge le regard biaisé que porte sa provinciale sur la capitale, ce n'est peut-être pas tant parce que le Paris qu'elle cherche à voir n'existe absolument pas que parce que le roman a d'autres chats à fouetter ! Et il n'est sans doute pas anodin qu'un *écrivain* soit, dans le récit, chargé de la détromper. Si l'on y regarde de plus près, le Paris de Balzac ne décevait jamais ses provinciaux : ils pouvaient y souffrir, ils pouvaient y échouer, mais le combat était toujours à la hauteur des craintes et des espoirs qu'il avait suscités – avec, pour quelques-uns, la promesse tenue d'un rêve réalisé. Or Flaubert, puis Maupassant, tournent en dérision ce modèle. Entre ces trois écrivains semble donc se dessiner un différend littéraire qui prend le mythe parisien pour cible. Dans *L'Éducation sentimentale*, les rêves de gloire de Frédéric et Deslauriers (devenir Walter Scott et penser un vaste système philosophique) évoquent ceux du jeune Balzac, et lorsque Deslauriers encourage son ami, sa répartie confirme l'allusion : « Mais je te dis là des choses classiques, il me semble ? Rappelle-toi Rastignac dans la *Comédie humaine* ! Tu réussiras, j'en suis sûr<sup>54</sup> ! » *L'Éducation sentimentale* ne délivre pas seulement un cinglant démenti au roman d'apprentissage, elle détricote aussi le mythe parisien que les récits balzaciens avaient accredité. Revenons au passage où *Madame Bovary* lit des romans : il semble faire allusion au pari balzacien – faire tenir ensemble les catégories analytiques et le souffle du mythe : « La vie nombreuse qui s'agitait en ce tumulte y était cependant divisée par parties, classée en tableaux distincts. Emma n'en apercevait que deux ou trois qui lui cachaient tous les autres, et représentaient à eux seuls l'humanité complète. [...] C'était une existence au-dessus des autres, entre ciel et terre, dans les orages, quelque chose de sublime. Quant au reste du monde, il était perdu, sans place précise, et comme n'existant pas. Plus les choses, d'ailleurs, étaient voisines, plus sa pensée s'en détournait<sup>55</sup>. » L'ambition des romans se retourne ici contre eux-mêmes : le lecteur, emporté par le mythe séducteur, risque comme Emma d'oublier l'analyse, et de se détourner des « choses voisines ». Le roman réaliste à la Balzac est pris la main dans le sac à fantasmes, et sa capacité à transmettre un savoir sur le monde, à faire vivre une expérience de substitution, apparaît

50. *Idem*.

51. « Une aventure parisienne », *op. cit.*, p. 154.

52. *Madame Bovary*, *op. cit.*, p. 370.

53. Un exemple parmi d'autres : « Les boulevards lui *semblaient* être une sorte de gouffre des passions humaines ; et toutes leurs maisons recelaient *assurément* des mystères d'amour prodigieux » (« Une aventure parisienne », *op. cit.*, p. 154 ; nous soulignons).

54. *L'Éducation sentimentale*, *op. cit.*, p. 35.

55. *Madame Bovary*, *op. cit.*, p. 130.

ici pervertie.

Dès lors, ces récits plus récents vont avoir à cœur de rapetisser ce qu'il a voulu agrandir, de *liquider* le rêve parisien<sup>56</sup>. On y lit une recherche systématique de la dissonance et de l'aplatissement, afin de se démarquer notamment du modèle balzacien, prégnant au point qu'on en trouve un plagiat lorsqu'il s'agit, dans le *Grand Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle* de Pierre Larousse, de décrire la confrontation du provincial à l'objet de ses rêves<sup>57</sup>. Champfleury déjà se démarque, affirmant à propos de son héroïne : « Ce n'était pas le vulgaire désir du provincial qui conduisait son esprit sur la route de Paris<sup>58</sup>. » Plus radicalement, Flaubert explique à Louise Colet qu'avec la discussion de Charles Bovary et Homais sur Paris, il avait voulu « en deux pages, [réunir] toutes les bêtises que l'on dit en province sur Paris<sup>59</sup> » – et on y trouve, à nouveau, une allusion à la trame habituelle des récits balzaciens, non seulement faussée, mais *dévaluée* en idée reçue<sup>60</sup>, au même titre que tout un ensemble de considérations sanitaires relevé d'évocations de parties fines. Léon lui-même ne part vers la capitale qu'attiré par « la fanfare de ses bals masqués avec le rire de ses grisettes<sup>61</sup> », et il se tiendra effectivement à ce programme peu ambitieux. Ce travail de sabotage est très net enfin dans *Une aventure parisienne*, dont le titre ironique joue sur la réputation sulfureuse de la capitale. Contrairement au Paris de Balzac, celui que traverse l'héroïne se donne à voir comme une pure surface, sans coulisses ni double-fond, et les sous-entendus qu'elle croyait déceler dans les journaux ne se transforment pas en indices visibles. Le mentor que le hasard lui donne en la personne de Jean Varin, écrivain renommé, est décrit en des termes qui frisent la parodie tant le grand homme possède les attributs – « observateur », « connaisseur<sup>62</sup> » – que l'héroïne, et le lecteur, s'attendent à lui trouver, bien que détournés vers un registre plus trivial. Le parcours des hauts lieux parisiens, ramassé en quelques heures, rabat le mythe sur la routine d'un emploi du temps ordinaire, et l'adultère final, décevant, renvoie la rêveuse au souvenir de sa chambre conjugale. En fin de compte, Paris = la province. La platitude n'est pas dans les départements mais dans les cœurs bourgeois...

Christèle COULEAU  
Université Paris 13

---

56. Nicole Mozet parle de même de la « liquidation » de la province à l'œuvre dans *Madame Bovary* – il semble que les deux mouvements s'esquissent en parallèle, Paris et province continuant à faire couple dans l'évolution de leurs représentations respectives (« Yvetot vaut bien Constantinople. Littérature et géographie en France au XIX<sup>e</sup> siècle », art. cit., p. 107). Précisons cependant qu'à cet aplatissement ironique s'oppose dans d'autres récits une surenchère assumée – le mythe parisien n'a pas dit son dernier mot.

57. C'est un passage d'*Illusions perdues* : « Être quelque chose dans son pays et n'être rien à Paris, sont deux états qui veulent des transitions; et ceux qui passent trop brusquement de l'un à l'autre tombent dans une espèce d'anéantissement » (*op. cit.*, p. 264).

58. *Les Bourgeois de Molinchart*, *op. cit.*, p. 32.

59. Gustave Flaubert, Lettre à Louise Colet, 14 juin 1853 (*Correspondance*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1991, p. 355).

60. « Et vous ne savez pas la vie que mènent ces farceurs-là dans le quartier Latin, avec les actrices ! Du reste, les étudiants sont fort bien vus à Paris. Pour peu qu'ils aient quelque talent d'agrément, on les reçoit dans les meilleures sociétés, et il y a même des dames du faubourg Saint-Germain qui en deviennent amoureuses, ce qui leur fournit, par la suite, les occasions de faire de très beaux mariages » (*Madame Bovary*, *op. cit.*, p. 213).

61. *Madame Bovary*, *op. cit.*, p. 209. Fantasma et cliché se rejoignent dans cette image que « Paris agita pour lui, dans le lointain », mais qui est avant tout *intériorisée*.

62. « Il la regarda des pieds à la tête, *en observateur*, l'œil un peu fermé ; puis, *en connaisseur*, il la détailla » (« Une aventure parisienne », *op. cit.*, p. 157 ; nous soulignons).